

ments; il l'aura partielle, mêlée, incomplète. Mais, d'un autre côté, cette philosophie qui marche sans parti pris a quelque chose de plus sincère et de plus désintéressé. Stoïcien, parce qu'il a trouvé dans le Portique un instinct moral qui le touche, Sénèque cependant se sent blessé plus d'une fois par les spéculations insensées du Portique. Il n'appartient à aucun maître; il n'obéit pas, il approuve¹.

Et de plus, dans son inconsistance même et ses contradictions, Sénèque est le fidèle miroir de la philosophie de son temps; et c'est d'après ses écrits, éclairés par quelques fragments venus du dehors, que nous allons chercher à la faire connaître.

§ II. — CARACTÈRES DU NÉO-STOICISME.

Un des premiers caractères et de Sénèque et de ses contemporains, c'est l'éloignement pour la science et la philosophie spéculative, que les Grecs, il faut en convenir, avaient faite à la fin bien puérile.

Le genre humain était malade. Était-ce aux atomes crochus de Démocrite que le philosophe demanderait le remède? les nombres de Pythagore lui viendraient-ils au secours? s'occuperait-il, avec les stoïciens, à prouver à son siècle que la vertu est un animal, ou bien que, lorsqu'un homme est écrasé sous une pierre, son âme est si gênée qu'elle ne peut sortir? La métaphysique des Grecs, et en général toute la partie dogmatique de leur philosophie, était ou trop incertaine ou trop spéculative: jeu d'école,

1. Non sequor, sed assentior. (Ep. 80.) V. aussi de Vita beatâ, 3. Ep. 45.

vaine escrime de la pensée, d'où le monde malade n'avait à espérer aucun remède.

Aussi, à la vue de tant de puérités, Fabianus, savant lui-même, doutait s'il ne valait pas mieux ne rien savoir¹. Démétrius réduisait toute étude à quelques préceptes moraux, simples, faciles, pratiques². Sénèque lui-même; Sénèque curieux et savant, jette souvent sur la science le coup d'œil dédaigneux du moraliste. Il juge frivole l'érudition dont lui-même fait étalage³; il condamne les sciences physiques sur lesquelles il a passé bien des heures⁴; la dialectique ne lui paraît qu'un exercice puéril⁵; les spéculations philosophiques, celles même des stoïciens, lui semblent ridicules⁶: tout cela n'est qu'un jeu d'échecs⁷, une intempérance d'érudition, une cavillation misérable⁸. Et même les plus grandes questions de la philosophie ne lui apparaissent que comme une noble récréation de l'âme qui s'élève par là au-dessus des misères de sa condition mortelle, de même que l'artisan, après avoir fatigué ses yeux et son corps au travail minutieux et au jour pâle de l'atelier, vient sur la place respirer l'air et savourer la clarté du jour⁹.

Quelle sera donc la grande étude de l'homme, si ce n'est

1. Senec., de Brevitate vitæ, 14.

2. Id., de Benef., VII, 1.

3. De Brevitate vitæ, 13, 14.

4. De Benef., *ibid.*

5. Ep. 16.

6. Ep. 113 et autres.

7. Laterculus ludimus. (Ep. 106).

8. Litterarum intemperantiâ laboramus. (Ep. 88.) V. encore Ep. 20, 25, 45, 48; III, 113.

9. Quomodo artifices ex alicujus subtilioris rei intentione, quæ oculos defatigat, si malignum et precarium lumen habent, in publicum prodeunt, et in aliquâ regione ad populi otium dedicatâ, oculos liberâ luce delectant; sic animus in hoc tristi et obscuro domicilio clausus, quoties potest, apertum petit. (De Benef., *ibid.*)

l'homme lui-même? Qu'il se connaisse avant de connaître le monde¹. La philosophie de la vie, non celle de l'école²; le développement de cette connaissance du bien et du mal, dont la nature a mis le germe dans nos âmes : voilà le seul labeur digne d'occuper l'intelligence humaine³. La possession de la vertu, la vraie et incommutable notion des biens et des maux, voilà la parfaite richesse de l'âme, voilà la consommation de toute science⁴.

Un second caractère et une autre tendance de cette philosophie, c'est le besoin d'arriver à une notion plus pure de la Divinité et des rapports de l'homme avec elle.

Bien avant ce temps, il est vrai, la philosophie avait balayé cet amas de fables qui, « par une intolérable perturbation de toutes les idées, se forgeait des dieux sur l'image des vices humains⁵. » Bien avant Sénèque, on savait que Jupiter n'est pas ce colosse doré qui tient au Capitole une foudre de métal⁶. On avait ri, sans en faire disparaître une seule, des mille pratiques superstitieuses dont les temples offraient le ridicule spectacle; on avait dit avant lui, moins hardiment peut-être que lui, parce qu'on vivait sous une loi plus sévère, que « le sage accepte le culte public comme une coutume, ne l'embrasse point comme une foi⁷. »

Mais chasser les dieux des poètes était peu de chose;

1. Me prius scrutor, dein hunc mundum. (*Ep.* 65.)

2. Non vitæ sed scholæ discimus.

3. *Ep.* 120.

4. Unâ re consummatur animus, scientiâ honorum et malorum incommutabili. (*Ep.* 16.)

5. Perturbatio intolerabilis : de diis famæ creditum est, et eos vitis nostris æstimavimus. (Senec., *de Benef.*, VII, 2.)

6. *Natur. quæst.*, III. — Contre les fables des poètes, *V. Ep.* 24, 83; *de Ira*, II, 35; *ad Marciam*, 19; *de Vita beatâ*, 26, 27; *de Brevitate vitæ*, 15.

7. V. Senec., *apud August.*, *de Civit. Dei*, VI, 10; *apud Lactant.*, *Divin. Institut.*, II, 16.

soupçonner, reconnaître le Dieu suprême, était un pas de plus. Se railler des fables était facile; les expliquer et les ramener à une foi plus pure, était au moins un effort de l'intelligence. On l'avait fait sans doute, mais l'avait-on fait d'une façon aussi claire que celle-ci? Les doctrines secrètes du portique¹ s'étaient-elles montrées aussi nettes? — « Ces divinités que vous invoquez ne sont que des noms divers donnés à un même Dieu. Vous l'appellez *Stator*, parce que sa bonté maintient et fait subsister toute chose...; *Liber Pater*, parce que, père de toutes choses, il donne à tous les germes la puissance qui les développe²...; *Hercule*, parce que sa force est invincible...; *Mercure*, parce qu'en lui est la raison, le nombre, l'ordre, la science... Autant il nous envoie de bienfaits, autant il a de noms divers³. Que nous le nommions Jupiter, conservateur et souverain de ce monde; que nous le nommions Destin, parce que le Destin n'est autre chose que la série et la dépendance des causes, et que lui-même est la cause suprême, la cause des causes, de laquelle toutes les autres dépendent; que nous l'appelions *Nature*, lui dont toutes choses sont nées et de l'esprit duquel toute chose vit; que nous l'appelions *Providence*, lui dont la sagesse *pourvoit* au mouvement et à la conservation de ce monde : nature, fortune, providence, tous ces noms lui conviennent : c'est toujours le même Dieu usant diversement de sa puissance⁴. »

1. V. t. III, p. 195 et s., 215 et s. Et Sénèque au passage cité. Diogène Laërce, *in Zenone*. — Cette identité de différents dieux est indiquée dans ce vers attribué à Orphée :

Ἐἰς Ζεὺς, εἰς Ἄδης, εἰς Ἥλιος, εἰς Διόνυσος.

« Jupiter, Pluton, le Soleil, Bacchus, ne sont qu'un. »

2. Liber Pater ou Bacchus présidait aux semences. (August., *de Civit. Dei*, VI.

3. *De Benef.*, IV, 7, 8.

4. *De Benef.*, IV, 7; *Nat. quæst.*, II, 45.

Ce Dieu, quel est-il donc? « Nul ne le connaît¹. Bien des hommes le peignent sous de fausses couleurs, sans qu'il prenne souci de les punir. Ce qui environne cette suprême puissance est plein de doutes et de ténèbres; et comment pourrions-nous jamais bien connaître ce qu'est *Celui sans lequel il n'est rien*²? Cependant, s'il échappe à nos yeux, il se rend visible à notre pensée³, et, retiré dans le sanctuaire de sa majesté suprême, il en ferme l'accès à tout, sauf à notre âme⁴. » Dieu est compris par notre âme et par notre raison, parce qu'il « est tout entier âme et tout entier raison⁵. Rien ne lui est caché⁶; rien n'est grand auprès de lui⁷; » rien ne lui commande. Sa joie est éternelle⁸, sa

1. Nemo novit Deum. (*Ep.* 31.)

2. Quid sit hoc sine quo nihil est?

3. Oculos effugit, cogitatione visendus est.

4. *Nat. quæst.*, VII, 30, 32.

5. *Nostri pars melior animus; in Deo nihil extrâ animum: totus ratio est.* (*Nat. quæst.*, in *proæm.*) Sénèque, il est vrai, par une de ces contradictions qui lui sont habituelles, blâme ailleurs Platon d'avoir fait Dieu sans corps. V. ce que nous avons dit plus haut, tome III, p. 266, sur la difficulté qu'éprouvaient les philosophes anciens à comprendre un être purement spirituel. L'épicurien Velléius (dans Cic., *de Nat. Deor.*, I) se moque de Platon et soutient que « le dieu incorporel serait nécessairement privé de sens, de raison, de bonheur; que les dieux, au contraire, par cela seul que leur nature est plus heureuse, doivent être revêtus de la forme la plus parfaite qui est la forme humaine; que Dieu, étant un être animé, doit ressembler à celui des êtres animés dont la figure est la plus belle; qu'il ne peut y avoir de bonheur, de vertu, de raison, autrement que sous la figure humaine; que les dieux ont donc les apparences de l'homme; qu'ils ont un quasi-corps et un quasi-sang, etc. » Cicéron, plus sage (*Tuscul.*, I), revient à l'opinion de Platon et définit Dieu: « un esprit libre et dégagé, séparé de toute agrégation mortelle. » Mais il est douteux encore que Cicéron et Platon aient compris, comme nous la comprenons, la spiritualité divine. Le mot incorporel (*ἀσώματος*) donne plutôt, dans le langage des anciens, l'idée d'une matière très-légère et très-subtile. Porphyre dit (*Sent.* 21) que la matière première est *ἀσώματος*; Jamblique (*de Myst.*, I, 17) que les corps célestes sont d'une nature très-analogue à l'être incorporel des dieux.

6. Nil Deo clausum. (*Ep.* 86.)

7. Omnia angusta versùs Deum. (*Natur. quæst. proæm.*)

8. *Ep.* 60. « Gaudium quod deos deorumque æmulos semper sequitur nunquam interruptur. » — Semper gaudete, » dit saint Paul. — V. du

puissance souveraine, sa présence infinie. Tout lui appartient¹; il est partout. Nul espace n'est vide de lui, et de quelque côté que nous nous tournions, nous le rencontrons².

« Dieu est la cause première, la cause unique. Il est à lui-même sa propre nécessité³. Platon et Aristote se trompent grossièrement quand ils appellent du nom de cause la forme, le modèle. La cause véritable, c'est la volonté de l'ouvrier, c'est la raison agissante, c'est Dieu⁴. »

Ce Dieu, qui n'a besoin de personne, a voulu pourtant se manifester par ses œuvres. « Il est l'artisan de ce monde, comme il en est le souverain⁵. Il nous a faits, et avant de nous faire, il nous a pensés⁶. Il nous a faits, il est notre père⁷; il nous aime⁸. Toute chose nous vient de lui. Il

reste, sur ces rapprochements entre les passages de Sénèque et ceux de l'Écriture sainte, l'appendice C à la fin du volume.

1. « Hanc Dei vocem: hæc omnia mea sunt. » (*Benef.*, VII, 3), et ailleurs: « omnia habentem. » *Ep.* 95.

2. « Ubique Deus, » (*Ep.* 41.) « Nihil ab illo vacat. » (*De Benef.*, IV, 8.) Et Lucain:

Estne Dei sedes nisi terra et pontus et aer,
Et cælum et virtus?

3. Deus ipse necessitas sua. (*Quæst. nat.*, 1.)

4. *Ep.* 65.

5. *Mundani hujus operis dominum et artificem.* (*Nat. quæst.*, II, 43.) — Ajoutez ce beau passage que Lactance nous a conservé: « Ne comprends-tu point quelle est l'autorité et la majesté de ton juge? C'est lui qui gouverne ce monde; c'est lui qui est le Dieu du ciel et le Dieu de tous les dieux; c'est lui qui a suspendu dans les cieux chacune de ces divinités auxquelles nous vouons un culte séparé; c'est lui qui, au moment où il jetait les premiers fondements de son magnifique ouvrage, où il ordonnait ce monde, la plus grande et la meilleure de toutes les œuvres, a voulu que toute chose marchât sous la direction d'un chef; et en même temps que son esprit remplissait ce monde, il enfantait, pour le gouverner sous lui, des dieux ministres de sa royauté. » Et combien de fois, ajoute Lactance, Sénèque n'a-t-il pas parlé de Dieu dans un langage semblable au nôtre? (*Lact.*, *Div. inst.*, I, 4.)

6. Cogitavit nos antè natura quàm fecit. (*Benef.*, VI, 33.)

7. Deus est parens noster. (*Ep.* 110.)

8. Carissimos nos habent dei. (*Benef.*, II, 29.)

gouverne ce monde, **il** le conduit par sa puissance; il a le genre humain sous sa **tutelle**, parfois même il s'occupe de chacun de nous¹. Il **nous** aime; il y a plus, il nous sert, et, sans cesse présent à **nos** côtés, il est prêt à aider chacun de nous dans ses besoins². Il ne craint pas d'obliger même les ingrats; son soleil se **lève** même pour les impies³. » Et d'où viennent tant de **dons**, si ce n'est de sa pure et gratuite bonté⁴? « Quelle **cause** les dieux peuvent-ils avoir de nous faire du bien, si ce n'est leur nature » bienfaisante et libérale⁵? Le mal ne **saurait** venir d'eux; « ils ne peuvent pas plus le causer que le recevoir. S'ils punissent et s'ils réprouvent, c'est pour le bien de l'homme: ils ne veulent jamais notre malheur⁶. »

A cette volonté suprême et bienfaisante qui refusera son obéissance? « Ce qui plaît à Dieu ne plaira-t-il pas à l'homme⁷? *Suivre Dieu* est une règle de la sagesse antique⁸. »

1. Interdum singulorum curiosi. (Ep. 95.)

2. Non querit ministros Deus. Quidni? Ipse humano generi ministrat. Ubique et omnibus praesto est. (Ibid.) « Nous ne dépendons point de nous-mêmes; nos regards sont tournés vers un autre de qui seul nous pouvons tenir en nous ce qu'il y a de meilleur. Un autre nous a formés; Dieu seul s'est fait lui-même. » Apud Lact., Div. inst., I, 7. — Dii sine intermissione munera diebus ac noctibus fundunt. (Benef., IV, 3.)

3. IV, Benef., 25: Di multa ingratis tribuunt. Et sceleratis sol oritur...

4. Deos gratuitos habemus. (IV, Benef., 24.) Deum... beneficia gratis dantem. (Ep. 95.)

5. Quae diis causa benefaciendi? natura. (Ep. 95.)

6. Errat si quis putat deos nocere velle. Dii nec dant malum nec habent... (Ep. 95.)

7. Placeat homini quod Deo placuit. (Ep. 75.)

8. Vetus praecipuum: Deum sequere (De Vita beatâ, 15.)—Cette maxime attribuée à Pythagore par Boèce et Stobée (Pythagoricum illud, ἐπιω Θεῶ), est citée également par Plutarque (de Auditâ) et Dion Chrysost., II. Cicéron (de Finib., III, 22) la rapporte en la plaçant sur la même ligne que le *Nosce te ipsum* et *Ne quid nimis*. « Profecto antiqua et à capite sapientiae, idest à Deo insita, » dit Juste-Lipse sur Sénèque. — « Est-il long de dire que la fin de toutes choses est de suivre les dieux? » Épict., apud Arrian., I, 20. — Et Philon: « La fin de toutes choses est, suivant le très-saint Moïse, de suivre Dieu, ἐπισθεαι Θεῶ. » (De Migratione Abraham.)

et d'autres allant plus loin disent: « Obéir à Dieu c'est la liberté¹. »

L'obéissance suffit-elle? Non. Il faut « non-seulement l'obéissance, mais le consentement². Quand Dieu m'envoie quelque souffrance, je me soumetts à sa volonté, non-seulement parce qu'il le faut, mais parce que j'aime à m'y soumettre... Je veux payer mon tribut de bon cœur³. » — « O dieux, disait Démétrius, je ne me plains que d'une chose: que ne m'avez-vous d'avance fait savoir votre volonté? Je serais venu de moi-même au-devant de vos ordres. Vous voulez mes enfants? je les ai mis au monde pour vous. Une portion de mon corps? prenez-la... Ma vie enfin? reprenez ce que vous m'avez donné⁴! »

D'où vient cette obéissance volontaire, ce consentement plein d'amour? Aristote trouvait absurde de dire qu'on aime Jupiter, et Platon lui-même avait tout au plus soupçonné que l'homme doit aimer Dieu⁵; mais Sénèque plus hardi: « Aimez Dieu, dit-il, Dieu veut être aimé⁶. »

Quel culte maintenant ce Dieu réclame-t-il de l'homme? « Lui faut-il des taureaux, de l'or, une superstition inquiète, minutieuse, effarée⁷? Non, croyez aux dieux, proclamez leur existence⁸, reconnaissez leur majesté sainte,

1. Deo parere libertas est. (De Vita beatâ, 15.) — Obéir à Dieu, dit le juif Philon, n'est pas seulement préférable à la liberté, mais à la royauté même. De Regno.

2. Non servio Deo, sed assentior. (Ibid.) Non pareo Deo, sed assentior; ex animo illum, non quia necesse est, sequor. (Ep. 106.)

3. Ep. 106.

4. De Providentiâ, 5.

5. Saint Aug., de Civ. Dei, VIII, 9.

6. Deo satis est coli et amari. (Ep. 47.) Deus amatur. (Ep. 42.) Superstitio amandos timet. (Ep. 133.)

7. Ep. 116, 1; de Benef., 6; Ep. 95. V. aussi, contre la superstition, les passages cités par Lactance (Div. instit., II, 2) et par saint Augustin, de Civ. Dei, VI, 10.

8. Primus deorum cultus deos credere. (Ep. 95.)

reconnaissez en eux la bonté sans laquelle la majesté n'est pas, reconnaissez leur providence¹. Laissez là les grasses victimes et les immolations de troupeaux entiers; adorez par une volonté droite et bonne²; n'ayez si vous voulez que des vases de terre pour votre offrande, mais, si vous prétendez avoir les dieux propices, soyez homme de bien³. Donnez aux dieux ce qu'avec toute son opulence le fils de Messala ne peut leur donner, une pensée respectueuse pour la justice et pour le ciel⁴... Laissez là ces prières honteuses d'elles-mêmes qui se retournent pour voir si on les écoute. Ne chuchotez pas à l'oreille des dieux, vivez à vœu découvert⁵. »

Quand donc vous prierez, que demanderez-vous dans la prière? Ici Sénèque s'élève bien au-dessus de l'antiquité: « Demande, dit-il, un bon esprit, la santé de l'âme avant celle du corps. » Les anciens jusque-là n'attendaient de leurs dieux aucun bien moral⁶; mais c'est un bien

1. *Ep.* 95,

2. In victimis... non est deorum honos, sed pia et recta voluntate venerantium... Boni enim farre et fictilibus religiosi sunt. (*Benef.*, I, 6.) Colitur Deus, non tauris, non auro, non in thesauros stipe infusa, sed pia et recta voluntate... (*Ep.* 95.)

3. *Ep.* 95. V. aussi le passage cité par Lactance. (*De Vero cultu*, VI, 25.) Deum... non sanguine multo colendum... sed mente pura, bono honestoque proposito.

4. Quin damus id superis, de magna quod dare lance
Non posset magni Messalæ lippa propago?
Compositum jus fasque animo, sanctosque recessus
Mentis, et incoctum generoso pectus honesto?
Hæc cedo ut admoveam templis, et farre litabo.

(*Perse*, II, in fine.)

5. Haud cuivis promptum est murmurque humilesque susurros
Tollere de templis et aperto vivere voto.

(*Perse*, II, 6.)

Et Sénèque: « Deum rogare quod palam rogare audeamus... Sic loquere cum Deo, tanquam homines audiant. (*Ep.* 10, in fine.)

6. V. Cicéron, cité ci-dessus t. III, p. 274. Simonide et même Homère,

moral que Sénèque attend de la Divinité. « Si nul n'est homme de bien sans Dieu, c'est donc Dieu qui nous inspire les grands desseins de notre vie. Les rayons du soleil touchent la terre sans abandonner cet astre; de même l'esprit de Dieu, envoyé pour nous faire voir de près les choses divines, demeure avec nous, mais sans se séparer de son origine¹. »

Sénèque dit encore: « Voulez-vous honorer les dieux, imitez-les². »— Mais comment l'homme, cet être mortel et fragile, imitera-t-il l'Être immortel et puissant?— Dieu lui prêtera son aide. « Les dieux ne sont ni dédaigneux, ni jaloux; ils appellent à eux³, ils tendent la main à celui qui veut monter vers eux. Nul sans Dieu n'est homme de bien⁴; nulle âme n'est droite sans lui⁵; de lui viennent les fortes et courageuses résolutions. Quand une âme est élevée, modérée, constante, sereine, c'est qu'une puissance céleste la conduit: tant de vertu ne peut être sans l'aide d'un Dieu⁶. »

« Par la vertu, en effet, les hommes, qui sont les associés et les membres de Dieu⁷, ne font que remonter à leur origine et développer, comme un cultivateur intelligent, les semences divines qui sont en eux⁸. Par la vertu,

selon Athénagore, *de Legat.*, 8, disent bien que les dieux donnent la vertu. Mais peut-on la leur demander? Et qu'entendent-ils au juste par le mot vertu, ἀρετή?

1. *Ep.* 10, 41. Ailleurs, il est vrai (*Ep.* 31, 90), Sénèque attribue les vertus de l'homme à lui-même. Mais, encore une fois, il ne faut jamais s'étonner d'une contradiction dans Sénèque.

2. « Satis deos coluit quisquis imitatus est. » (*Ep.* 95.)

3. *Ep.* 74.

4. « Bonus vir sine Deo nemo. » (*Ep.* 41.)

5. « Nulla sine Deo bona mens. » (*Ep.* 73.)

6. « Neque enim potest tanta res sine adminiculo numinis stare. » (*Ep.* 41.)

7. « Hujus socii sumus et membra. » (*Ep.* 93.)

8. *Ep.* 73.

l'homme se rend digne d'entrer en société avec son auteur¹... Entre Dieu et les hommes de bien, il y a amitié, parenté, ressemblance; leurs âmes sont des rayons de sa lumière; l'homme de bien est le disciple, l'imitateur, le véritable enfant de Dieu². Vous étonnez-vous que l'homme arrive jusqu'aux dieux? Il y a quelque chose de plus merveilleux: Dieu vient à l'homme; il y a plus, Dieu vient dans l'homme³. » Et ailleurs encore: « Dieu est près de nous, avec nous, il est en nous. Un esprit divin réside en nous-mêmes, à la fois notre surveillant et notre guide. Dans le cœur de tout homme vertueux demeure je ne sais quel dieu, un dieu y demeure⁴. »

Ainsi « l'âme céleste de l'homme de bien, vivant avec les hommes, reste attachée à son origine, comme le rayon qui nous éclaire n'est pourtant pas séparé de son soleil.

1. « Virtus hominem dignum efficit qui in consortium Dei veniat. »

2. *De Providentiâ*, I. « Discipulus ejus æmulatorque et vera progenies. »

3. *Ep.* 73.

4. Senec., *Ep.* 11, 73. In unoquoque nostrum « *Quis Deus incertum est, habitat Deus.* » Tout cela peut se rapporter sans doute à l'origine divine des âmes, telle que l'admettaient les stoïciens, qui supposaient que l'âme est une partie de la divinité. Cependant on peut aussi entendre ces paroles dans le sens de l'Évangile de saint Jean: « Lux... quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. » (Ch. 1.) — « Si vous entrez, dit encore Sénèque, dans une forêt consacrée, dont les arbres antiques s'élèvent au-dessus de la hauteur commune, et dont les rameaux, s'étendant les uns au-dessus des autres, vous dérobent la vue du ciel, ces troncs immenses, ce silence et ce mystère, ces ombres si épaisses et qui épouvantent notre âme, vous avertissent de la présence d'un Dieu. Si une caverne prolonge ses voûtes souterraines au-dessous des flancs d'une montagne qui semble comme suspendue au-dessus d'elle, votre âme tressaille à cette vue comme si elle sentait que ce lieu est consacré... De même, si vous voyez un homme que les périls n'ébranlent pas, que les passions ne peuvent émouvoir, heureux au milieu des adversités, paisible au milieu des orages, une vénération religieuse n'entrera-t-elle pas dans votre âme? ne direz-vous pas: « Cette vertu est trop grande et trop haute pour pouvoir ressembler en quelque chose au corps dans lequel elle habite; une puissance divine y est descendue? » (*Ep.* 41.)

Elle tient à Dieu¹, le regarde, reçoit de lui sa force; son Dieu est son père²; comme lui, elle vit dans une joie que rien ne peut interrompre³; comme lui, elle est heureuse sans les biens de la terre. La richesse, le plaisir, ne sont pas des biens, puisque Dieu n'en jouit pas⁴. »

Que l'homme accomplisse donc sa noble destinée. « Qu'il crée en lui l'image de Dieu. L'image de Dieu n'est pas d'argent ou d'or; de ces métaux grossiers on ne fera jamais rien qui ressemble à Dieu⁵. Le bien suprême n'est autre chose que la possession d'une âme droite et d'une claire intelligence. Que l'homme souffre avec patience; car Dieu n'est pas pour lui une mère tendre et aveugle, Dieu l'aime fortement, Dieu l'aime en père. Nous regardons avec un certain plaisir d'admiration un brave jeune homme qui lutte avec courage contre une bête féroce. Spectacle d'enfants! voici un spectacle digne de Dieu, un duel dont la contemplation mérite de le distraire de son œuvre: l'homme de cœur aux prises avec l'adversité⁶. »

Au moins cette philosophie ne rabaisse-t-elle pas l'homme; au moins a-t-elle le mérite que tant de philosophies n'ont pas eu, de se placer dans le côté de la balance

1. « Animus... hæret origini suæ... — Hæremus cuncti superis, » dit Lucain, *Phars.*, XVIII.

2. « Deus est parens noster. » (*Ep.* 110.)

3. *Ep.* 60.

4. *Ep.* 31.

5. « *Te quoque dignum finge Deo.* » Finges autem non auro nec argento. Non potest ex hæc materia exprimi imago Dei similis. (*Ep.* 12.) — « Nous ne devons pas estimer, dit pareillement l'Apôtre, la chose divine semblable à l'or, à l'argent, à la pierre, à la matière façonnée par l'art. » *Act.* XVII, 29.

6. *De Providentiâ*, 2. Un auteur chrétien copie ici Sénèque: « Quel noble spectacle pour Dieu, lorsqu'il voit un chrétien combattre contre la douleur, mépriser les menaces et les supplices, et assurer sa liberté contre les princes et les rois! » Minucius Félix, *in Octavio*. — Et Épictète: « Quand le péril te menace, songe que Dieu, comme un intendant de l'arène ou des jeux, vient de l'appareiller avec un redoutable adversaire. » Épict., *apud Arrian.*, I, 24.